

Trois lectures du monde

Alain-Martin Richard

Number 88, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45850ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, A.-M. (2004). Review of [Trois lectures du monde]. *Inter*, (88), 37–39.

Alain-Martin RICHARD

Lors du *Carrefour international de théâtre de Québec 2004*, trois pièces mises en perspective constituaient une espèce de portrait du monde, tel qu'on peut le percevoir à travers divers phénomènes médiatiques. J'ai retenu une pièce hongroise, une des Pays-Bas également par une créatrice hongroise et une québécoise.

W-Munkáscirkusz : la chair

Derrière les barreaux de sa cage, Woyzeck avale, sous la menace, deux litres de sa propre urine pour éjecter les résidus de sa diète, composée de petits pois. Le cobaye de la médecine nouvelle avale jusqu'aux haut-le-cœur, jusque dans la torsion des nausées la répugnante potion. C'est qu'il vient juste de traîner le corps affaîssi de son capitaine à travers la ville embourbée. Et aussi sa galante de putain lui ravit son enfant et le balance, lui, Woyzeck, transporté de joie par sa paternité, comme un crachat. Lui, la victime, le bouseux de simple soldat manipulé par toutes les forces du monde. Le soldat Woyzeck, particule élémentaire du chaos, ne trouve un support que dans l'imaginaire poétique d'Andrej, le seul qui lui ouvre le monde du rêve, de l'espoir. Mais dans cet univers absurde, ancré jusqu'à la garde dans la violence pure, il n'y a plus aucune place pour l'espoir. En bout de course, la solution se trouve dans l'assassinat, dans cet ultime geste de purification, de rédemption. Il faut bien tenter l'impossible pour faire éclater en miettes l'implacable joug de l'absurde.

Les comédiens gravitent dans une cage cernée sur trois côtés par le public. Nous sommes tout près, nous sentons la sueur, la boue et jusqu'à la peur même, toute empreinte d'adrénaline et de relents de défécation et de pisse. Ce qui se passe derrière les barreaux est improbable : on y met les corps en érucation, nus, déchiquetés, déguenillés, formant une espèce de Cour des Miracles pour chiens galeux. Ils se déplacent dans l'eau et le sable, mêlés de boue, formant une genèse improvisée, qui surgit au monde non pas comme une œuvre achevée, mais plutôt comme une pathologie du vivant. Et le simple soldat Woyzeck « armé par Dieu du besoin de se faire tuer en combattant » meurt tous les jours de sa vie. Il est au cœur des abjections du monde, le seul humain dans cette saga de ratés, d'ambitieux, de tristes croque-mitaines impuissants.

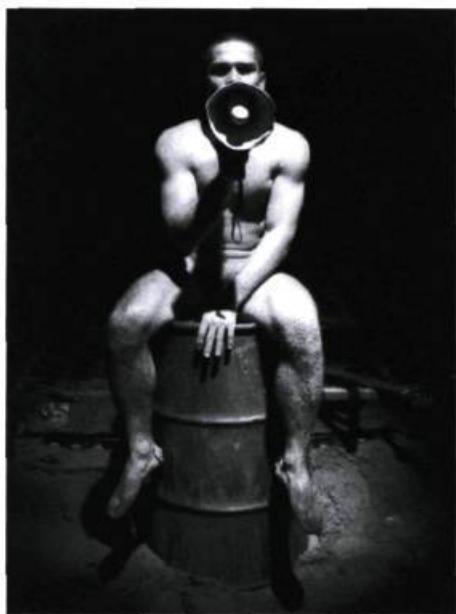
Ce *Woyzeck* rugit dans la chair. La présence des comédiens est inscrite dans le corps, les muscles, le sang et les nerfs concentrés dans une unique vibration : plaqués au sol, affalés sur une roue, enfouis dans la boue, suspendus aux murs de la cage et au trapèze, cul par-dessus tête dans une poubelle, la tête en noyade sous l'eau. Et cette

femme nue qui traverse l'espace et ne dira jamais rien, comme une illustration du dénuement profond de Woyzeck, cette beauté immolée à la folie du siècle. Sans repos les comédiens-performeurs doivent soutenir jusqu'à l'épuisement la transe de la misère, misère du corps, mais surtout misère de l'esprit, quand l'humanité devient une caricature de sa propre abjection.

SATIE, agacerie en tête de bois : l'esprit

L'inclassable SATIE occupe un espace singulier au début du XX^e siècle. Musicien atypique, refusant toute école, il apparaît dans le siècle comme une perle rare, génie pour les uns, musicien sans ampleur pour les autres. Il développe un personnage mythique et, même s'il fréquente le Tout-Paris branché (PICASSO, RAVEL, STRAVINSKY, DEBUSSY, etc.), on connaît peu sa vie privée, sinon quelques anecdotes savoureuses et pour tout dire intrigantes. Par exemple, il a répondu aux lettres de DEBUSSY et de COCTEAU, mais il ne les avait jamais décachetées. Il collectionnait aussi les parapluies parce qu'il préférait la pluie au soleil. On a de même retrouvé dans sa garçon-





nière un piano désaccordé. Il avait également eu un échange musclé avec un critique de l'époque qu'il avait même défié en duel.

À partir de ces éléments étranges, disparates, la compagnie Les Nuages en pantalon a monté une pièce en petits tableaux qui durent ce que durent les *Trois morceaux en forme de poire* ou les *Trois véritables préludes flasques pour un chien*, c'est-à-dire quelques minutes seulement. Le metteur en scène Philippe JOUBERT articule la garçonnière secrète de SATIE autour d'une porte, ouverture sur une penderie ou sur une autre pièce, espace de réclusion momentanée, tremplin vers une autre boutade, jardin secret et zone tampon entre le privé et le public. En public SATIE est un excentrique attracteur qui sait provoquer par des titres succulents, lancés comme autant de lignes poétiques, tels ses *Croquis et agaceries d'un gros bonhomme en bois*, ou ses *Choses vues à droite et à gauche, sans lunettes*. Il y a dans ces titres à la fois une image

et une histoire, brève, primesautière, comme un trait d'esprit.

SATIE donne l'impression d'avoir développé sa vie en petites touches, de ci, de là, d'avoir soulevé des voiles, entrouvert des portes, semé quelques idées, mais de n'être jamais allé jusqu'à l'épuisement d'un thème, d'un concept. Cette légèreté, ces traits d'esprit se développent comme une fine dentelle. Chaque morceau s'emboîte dans l'autre, s'y insinuant en douceur, surfant sur des objets leitmotifs comme les parapluies, le cadre de porte, le chapeau melon. On évoque sans jamais nommer, on joue d'équilibre et de chute, on traverse l'espace de manière éthérée, on compose des caricatures en flottage dans l'espace, mime à trois personnages qui viennent dessiner le musicien en juxtaposant dans l'air chapeau et parapluie. C'est presque une ombre chinoise, et pourtant on y décèle un œil goguenard, une barbichette projetée contre la raillerie.

Cette *Agacerie en tête de bois* se boit comme du bon vin, tout en subtilité, tout en évocations. Aux récits biographique et musicologique, cette pièce préfère l'esprit, un portrait de l'intérieur. On s'imagine dans la tête de SATIE, dans sa versatilité. Il nous en reste un homme léger, comparable à ces insectes patineurs qui, presque sans poids, se déplacent par effleurement en faisant tout de même de grands ronds dans l'eau.

Or Press Escape : le vide

Une femme de dos, assise devant un clavier ; en fond de scène un écran géant qui diffuse tout ce qui se passe sur l'ordinateur. Le cliquetis des touches est amplifié. « Je suis le personnage, un curseur sur un écran d'ordinateur. Je réagis en temps réel... Pressez la touche "Escape" et je n'ai plus de moi. » Edit KALDOR, créatrice de cette performance, exprime ainsi son rapport avec l'ordinateur.



Jamais elle ne s'adresse au public. On finira même par oublier son existence. Lorsque nous entrons, elle est déjà en action ; lorsque nous partons, elle sera toujours en action. Mais de quoi s'agit-il ? KALDOR nous invite à partager ses secrets. Nous assistons en direct à une journée classique de son existence et voici que toutes ses pensées, tous ses désirs, ses peurs, ses avances, ses reculs se déploient devant nous au rythme du clavier, comme la marche du crabe. Des fenêtres s'ouvrent sur l'écran en Word pour remplir une demande d'immigration au Canada, en Web pour télécharger le enième épisode d'un dessin animé, en chat WebCam pour discuter à plusieurs d'un bout à l'autre de la planète, en Surveyor pour observer le seuil de sa porte par une caméra de sécurité. Ainsi le monde entier se retrouve sur l'écran, ainsi un être solitaire s'empoigne avec le monde pour y résoudre sa vie.

Et puis, à travers tout ce fatras de pages, d'opérations plus ou moins complétées, elle commence à rédiger une lettre à un voisin énig-

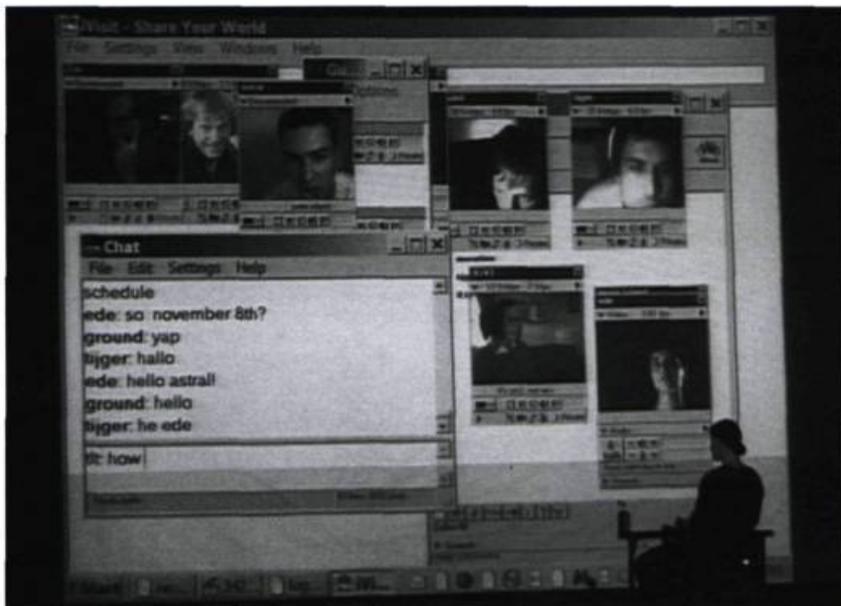
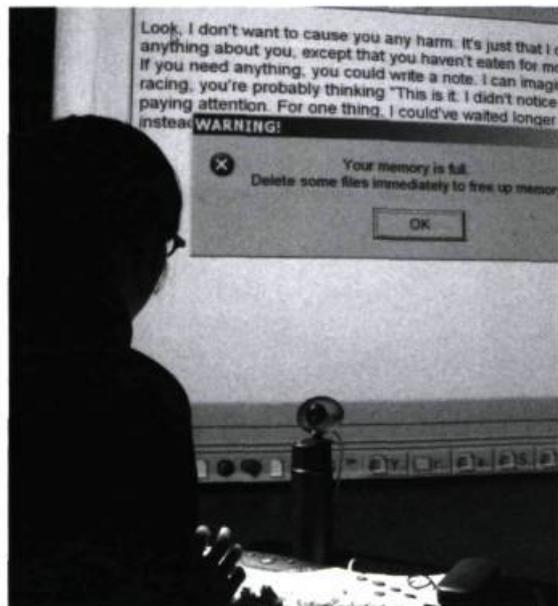
matique, voire hypothétique, qui squatterait son grenier. Cette lettre était devenue une invitation à venir prendre un verre. Elle se tourne ensuite résolument vers le chat avec les étrangers. Nous quittons la salle, laissant l'artiste à sa solitude, ou à la plénitude de son écran.

La chair, l'esprit, le vide

Ces trois pièces mises en perspective forment une sorte de configuration de l'état du monde. Le *W-Munkáscirkusz* hurle de violence et de fureur. Bien sûr on y trouve un Woyzeck pris à parti, on y démontre le processus de fabrication d'un assassin, mais le choix du metteur en scène de placer son Woyzeck dans un monde trash, empreint d'une esthétique des années soixante-dix, laisse voir que le monde entier est une merde. Aucun des protagonistes n'attire la sympathie, aucune des forces en présence ne laisse passer une éclaircie. Le monde lugubre et morbide est enraciné dans notre chair même, comme si la substance dont nous sommes faits portait dans sa structure ma-

des sons, il bouge, mais c'est là sa seule matérialité. On a trop dit que les ordinateurs ouvrent sur un monde virtuel, c'est faux ! Il faut bien admettre ici que la réalité de ce monde est plus forte, plus prégnante que l'environnement physique où l'on se trouve. Autant KALDOR que le public sont fascinés par cet écran, par tout cet univers potentiel qui se « matérialise » sous nos yeux. Il y a ici un gouffre sans fin. Quiconque a surfé sur le Web connaît bien ce gouffre, cet accès immédiat au meilleur comme au pire, à l'art, à l'histoire, aux nouvelles, aux ragots et surtout aux images, des milliards d'images qui nous assaillent et nous engouffrent, nous déposent en quelque sorte de notre « libre arbitre » pour qui s'y perd. Il semble bien que ce soit cette perte dont souffre ici le personnage de cette pièce. Au contact réel avec un être vivant, palpable, potentiellement être d'amour, elle opte en définitive pour la sécurité de son écran, là où rien ne peut plus l'atteindre.

Si *Woyzeck* représente l'horreur du Moyen-Orient, *SATIE* serait comme la beauté du monde



matique, voire hypothétique, qui squatterait son grenier. Cette relation épistolaire construit l'essentiel de la trame de *Or Press Escape*. On la voit réfléchir, on la suit dans le cheminement de sa pensée au fur et à mesure qu'elle écrit ce texte. Elle commence sa lettre par des réprimandes et des menaces de le dénoncer au concierge. Puis progressivement elle prêterait une personnalité à ce personnage évanescant qu'elle entrevoit sur la caméra de surveillance branchée sur un œil de poisson qui balaie le palier. On la voit corriger son texte, le modifier, chercher le mot juste, rejeter tel mot, puis progressivement abandonner son attitude agressive pour passer en mode « intérêt à l'autre », jusqu'à l'inviter à une rencontre où elle mêle déjà un peu de romantisme. La rédaction de cette lettre ne se fait pas en continu. Elle est entrecoupée d'un surf frénétique dans les autres fenêtres, où elle mène d'autres opérations en simultané.

Plus la rédaction du message à l'inconnu avance, plus son indécision est grande, plus elle fait de volte-face. En alternance, on la voit ouvrir des fenêtres de WebCam pour un chat entre connaissances. Ils sont en Asie, en Europe, n'importe où sauf à proximité. Elle entreprend aussi le ménage de son bureau. Par l'ouverture successive des dossiers, on découvre sa vie, ses envies, ses goûts, l'historique de ses derniers surfs sur le Web, etc. Des trucs sans importance qu'elle accumule et collectionne. Tenue de nettoyeur ordinateur pour y libérer de la mémoire, elle balance ainsi pêle-mêle documents privés et documents d'intérêt public, productions artistiques, etc. Elle jettera finalement la

térielle notre propre bâtardise. Et cette immense pauvreté de l'esprit conduit tout droit à la collision finale. On retrouve l'univers d'un CIORAN du *Précis de décomposition*, une impossibilité d'être au monde, une impossibilité d'être.

Chez SATIE, au contraire, le monde matériel a peu d'emprise ; il se résume à quelques courtes pièces musicales, à quelques parapluies, à un chapeau melon, à un piano désaccordé, à des feuilles de texte, à des notes éparées, à une porte ouverte entre deux mondes. Autant la densité physique de Woyzeck sature l'espace théâtral et laisse le goût amer du néant, autant la légèreté de l'être de SATIE passe comme un souffle régénérateur. L'esprit ici se manifeste en impression tactile, soulignant une image, illustrant une attitude, comme une main sur l'épaule, un mot d'esprit, un clin d'œil à notre vanité. Le monde résumé dans ce moment magique où SATIE jouant sur son piano quelque *Gymnopédie* fait surgir de derrière celui-ci trois corps nus qui ondulent tels des violoncelles. On pense à ce dos de femme en forme de violoncelle de Man RAY. Il y a aussi du MAGRITTE dans l'air. Bref une ouverture sur le monde de l'esprit, par quelques touches successives subtiles où l'on bascule dans un univers onirique soutenu par les volutes déroutantes des pièces pour piano.

Or Press Escape est une pièce qui aboutit là où elle avait commencé, c'est-à-dire sur une forme d'absence au monde : une apparente absence au monde latéral, celui qui est immédiatement autour de nous. Ici le curseur s'anime, la souris travaille comme un relais entre nos désirs et le réel. Mais le réel est en aplat sur un écran, il émet

de l'esprit, combien envoûtant, mais peut-être aussi combien futile, alors que *Or Press Escape* montrerait un abandon de l'esprit et de la chair, une forme creuse d'être au monde, au-delà de l'emprise de nos sens sur le monde palpable. Alors que des milliers de citoyens non militaires, ceux qui, contrairement à Woyzeck, n'ont pas été « armés par Dieu du besoin de se faire tuer en combattant », meurent chaque jour et que d'autres continuent de fréquenter le monde de l'esprit dans l'art et la culture, d'autres encore se retirent du monde de la chair et de l'esprit pour naviguer à l'infini dans la toile. Ils sont devenus insensibles à l'univers palpable et à la matérialité du corps, ils sont seuls avec eux-mêmes et les autres fictions avec lesquelles ils châtent, seuls ensemble à s'épargner jusqu'à la dernière égratignure.

